



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### **Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787**

Ouvrage Posthume

**Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de**

**[S.l.], 1789**

Lettre XXXIV. Brunswick, 14 Octobre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

impossible, soit relativement à l'instruction ou à la composition des officiers, soit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui sont précisément nuls, & tellement que son esprit paroît obstrué pour ce genre de combinaisons, qu'il est impossible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire sortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée prussienne anéantie ne peut plus renaître que de son trésor. Si jamais un homme paroît sur le trône autrichien, c'en est fait de la liberté de l'Europe. La santé de l'Empereur paroît mauvaise; son activité se ralentit peu à peu; cependant il outre-passe encore de beaucoup ses forces personnelles; mais ses projets ne paroissent plus que les vellétés d'un agonisant qui rêve la convalescence. On le croit dans ce moment très-froid avec l'impératrice de Russie.

---

LETTRE XXXIV.

*Brunswick, 14 Octobre 1786.*

Si je cours la poste, vous voyez que ce n'est pas par dissipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiseuse, si je puis parler ainsi, qui me précipitant dans toutes les cohues, dans les sociétés les plus fastidieuses, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles allemands, qui s'appellent des *entre-nous* quand on n'est que trente personnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres pensées, & me force à me plier sans cesse à des formes qui m'étoient si étrangères, pour ne pas dire si odieuses.

Vous qui menez une vie fort agitée , mais du moins dans des sociétés d'élite , vous devez éprouver , malgré tout l'à-plomb que vous a donné la nature , combien il est difficile de passer brusquement de la dissipation sociale à la méditation du cabinet. Cette première est cependant absolument nécessaire pour connoître , sinon les hommes , du moins tels ou tels hommes , indépendamment de ce qu'elle est indispensable , pour se ménager les *à parte* qui instruisent des faits courans , & font deviner ceux qui les suivront : il faut galopper cinq jours avec un Prince , & le suivre dans toutes les sinuosités physiques & morales de sa vie publique & privée , pour avoir le droit ou l'occasion de faire une question , ou , ce qui est préférable , pour lui surprendre un mot qui equivaille à la question & à la réponse. Mais qui fait cela mieux que vous ? Je ne veux que vous faire sentir que mes excursions ne sont pas le fruit du hasard , encore moins celui de la fantaisie. Ajoutez que chacune de mes courses complète des connoissances locales , sur lesquelles je me suis imposé de n'être pas satisfait légèrement. J'espère que vous verrez entr'autres , par mon mémoire sur la Saxe , & par celui sur les Etats prussiens , qui sont de vrais ouvrages , & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois , que j'ai soigneusement approfondi les pays que je veux connoître , & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres , avec cette différence cependant , que j'ose à peine me confier à l'affertion orale de l'homme le mieux instruit , lorsqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La nécessité de cette espece de conscience superstitieuse que m'impose presque machinalement l'acte de prendre la plu-

me , m'a été démontrée dans trop de circonstances , pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible ? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre amitié a daigné me faire de la sensation qu'ont produite mes dépêches épurées , arrangées , embellies par vous , ( car comment soigner ce qu'on écrit au moment , au jour le jour , avec la rapidité de l'éclair , & sans avoir le temps de relire ) on en est content ; si j'en juge par les symptômes redoublés de l'extrême inattention que supposent les longs silences sur les questions les plus importantes , sur les demandes les plus instantes , & quelquefois l'oubli absolu de la plupart de ces choses , je dois croire qu'on lit mes lettres , tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin assez bien rédigé , & que cette lecture n'a pas la plus légère suite ultérieure. Si cela est vrai , est-ce donc bien la peine , je vous le demande , à vous dont les sentimens énergiques & les hautes pensées échappent par tant de côtés à la contagion de légèreté , d'insouciance , d'égoïsme & d'inconséquence , qui s'exhale de tous les pores du pays que vous habitez ; est-ce bien la peine que je sacrifie à un intérêt aussi subalterne que celui de la curiosité , mon temps , mes goûts , mes forces & mon talent ? Vous savez , je crois , que je ne suis pas charlatan ; vous savez que mon usage n'est pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien ! mon cher ami , je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tout entiers de la seule exécution mécanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoissances de plusieurs autres ; tous mes momens & presque toutes mes pensées font là , partent de là , & y retournent . . . . Si cela ne

produit pas davantage ( & à dire vrai , vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit , car mes plus grand travaux font dans mon porte-feuille ) , c'est la faute , ou de mon insuffisance , ou de ma position , peut-être de toutes deux , peut-être aussi seulement de cette dernière. Mais j'y suis tout entier , & ce n'est pas à près de trente-sept ans que je dois être tout entier à des riens ; or ce font des riens , si cela ne produit rien , & que cela ne mene à rien ni moi , ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose , qu'on me le prouve ; qu'alors , par exemple , que je fais une question pour le bien de ma commission , elle soit répondue ; qu'alors que je dis il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer , parce qu'on me questionnera incessamment sur cela , & que je perdrais une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais , si j'étois pris au dépourvu , on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mene à quelque chose , qu'on me le dise , car j'ai bien dans ma position quelque besoin d'encouragemens , ne fût-ce que pour pouvoir me livrer sans folie aux impulsions de mon propre zele. Je dis sans folie ; car pour ne parler que du plus grossier , mais aussi du plus palpable des intérêts , quand je vois que je suis à une assez grande distance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'est assuré , ( & comment assuré ? on est tellement en arriere , que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de ministre n'aggravât mes dettes personnelles , des sommes dont mes amis m'ont fait l'avance , pour le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne saurois en faire moi ) ne dois-je pas enrayer ? Et si j'enraye , ma moisson & mon utilité ne sont-elles

pas finies ? Me restera-t-il autre chose alors que le regret du temps perdu , & le chagrin profond & très-onéreux dans les suites, d'avoir attaché à mon sort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront sacrifié ? Pardon si je déborde ; mais à qui confierai-je mes anxiétés, si ce n'est à vous, mon ami, mon consolateur, mon guide, mon soutien ? A qui dirai-je : que me rapporte tout ceci ? pas même de l'argent ; car il va tout à la chose, & nullement à ma satisfaction personnelle. Véritablement je ne serois susceptible d'aucune autre, si mon avenir étoit arrivé, & que je n'eusse point d'entours. Vous savez bien que l'argent ne me fera jamais rien, du moins quand j'en aurai. Où vais-je ? Où menerai-je les autres ? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie, même orageuse, mais si mêlée de jouissances qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober, pour une activité stérile qui m'arrache jusqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié. Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi ; vous pour un serrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde.... Ah ! je suis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

*Post Scriptum commencé à Helmstadt, fini à Brunswick, le 14 Octobre 1786.*

On écrit de Silberberg en Silésie, que la voiture du Roi a été renversée, & qu'il s'est blessé à la tête & au bras. Le cocher, ajoute-t-on, est mort sur la place. Cette nouvelle m'est arrivée hier à Magdebourg, & l'on en a écrit autant au général de Pritwitz : elle est probablement exagérée, mais il y a un fond de vérité. L'extrême faiblesse du duc de Brunswick & ma

propre émotion m'ont donné profondément à sentir quelles destinées sont attachées sur cette tête. Le Duc a envoyé sur le champ un courrier, & comme je le suis à Brunswick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails sûrs & de la première main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un seul mot; c'est d'un changement de chevaux que j'écris.

*Brunswick, 14 Octobre 1786.*

N'ayant pas trouvé d'occasion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je suis arrivé ici deux heures avant le Duc. Aussitôt qu'il a été à Brunswick, il m'a écrit au crayon sur un carré de papier.

„ J'ai parlé hier au soir avant de partir au  
 „ ministre comte de Schulembourg qui avoit  
 „ quitté Berlin le 11. Il ignore absolument la  
 „ nouvelle alarmante qui nous a tant affectés;  
 „ & comme je n'ai rien appris là-dessus ici;  
 „ je commence à me rassurer; j'espère que  
 „ mon courrier sera ici de grand matin. C'est  
 „ de chez ma mere que je vous griffonne ceci,  
 „ M. le Comte: j'espère que vous me ferez  
 „ l'amitié de venir me voir demain au matin,  
 „ & de dîner avec nous. „

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de catastrophe.

Le Duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg: rien de plus imposant que ses manœuvres; rien d'infruit comme son école; rien de fini, de complet & de suivi comme sa conduite en tous points: il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas besoin du contraste des princes de Weymar (duc) & de Dessau: celui-ci le plus foible des hommes;

celui-là travaillé de l'envie d'être quelque chose, & peu pourvu de moyens, si l'on en juge sur les apparences. Il peut & doit devenir un Prince important. Cependant, si comme toutes les probabilités y font, la Saxe lui écheoit faute d'enfans dans la branche électorale, c'est une affligeante perspective, que le renversement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui tourmenté dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, vraiment respectable dans son âge mûr, descendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui survivra pas. . . . .

J'ai appris un fait qui fera quelque plaisir à M. de Segur s'il est encore en vie. On a construit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près de cent mille livres tournois au Roi d'Angleterre. Le duc de Brunswick n'ayant point été satisfait de sa fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre: ils ont si mal réussi qu'il a fallu les renvoyer aussitôt. On ne sauroit supposer, vu les relations entre le Duc & le Roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaise volonté des fondeurs. Ce fait semble donc une preuve de leur mal-adresse.

J'espere vous donner, le prochain courrier, des résultats exacts sur les dispositions de Berlin & du Duc relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propositions qui lui paroissent convenables, & il ne s'est point caché de l'extrême desir qu'il avoit de les voir accepter; ces agitations bourgeoises menaçant tous les jours davantage le repos de l'Europe, sinon dans le moment présent, du moins dans les futurs contingens, par les refroidissemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.

LETTRE